

Thomas Reid, *Recherches sur l'entendement humain d'après les principes du sens commun* (1764), introduction, traduction et notes de Michel Malherbe, Paris, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2012.

Michel Malherbe nous livre ici une traduction attendue du premier des ouvrages fondamentaux publiés par Thomas Reid. Dans la même collection, en 2009, une traduction des *Essais sur les pouvoirs actifs de l'homme* (1788) portant sur la philosophie morale avait déjà été publiée par Éléonore Le Jallé et Gaël Kervoas. Dans l'ouvrage présenté ici, Reid donne le coup d'envoi d'un projet qui animera désormais les Lumières écossaises jusqu'au XIXe siècle, comportant deux versants indissociables, celui d'une réponse au scepticisme et celui d'une défense du sens commun, à telle enseigne que l'on pourra y voir l'acte de naissance de ce qui sera appelé (à la suite de Dugald Stewart ou Victor Cousin) l'école écossaise du sens commun. Mais les thèses n'y sont pas encore devenues des lieux communs du « senscommunisme » et l'analyse ne porte pas encore sur l'ensemble des facultés de l'entendement, comme ce sera le cas dans l'autre grand ouvrage de Reid, les *Essais sur les pouvoirs intellectuels* de 1785 (en cours de traduction dans la même collection). Se donnant un objet d'étude circonscrit, les *Recherches* développent une philosophie *réaliste* de la *perception*, laquelle trace une voie originale au sein du contexte des Lumières britanniques, une voie critique de Hume. Dès la célèbre dédicace, Reid explique en effet que l'origine de son ouvrage réside dans la conviction que le scepticisme de Hume, qui l'avait séduit dans les années quarante, ruinait finalement toute raison de croire (*leave no ground to believe*). Il confesse ainsi :

Ses raisonnements m'apparurent d'une grande justesse. Il fallait donc ou mettre en question les principes sur lesquels ce système était fondé ou admettre la conclusion (p. 24).

Admettant que la position sceptique de Hume est cohérente, Reid cherche à montrer qu'elle découle de l'adoption d'une hypothèse trompeuse, partagée par les philosophes modernes depuis Descartes selon lui, celle de la « théorie des idées ».

Cette hypothèse est que rien n'est perçu que ce qui est dans l'esprit qui le perçoit, et que nous ne percevons pas réellement des choses qui sont extérieures mais seulement leurs images, leurs représentations, imprimées dans l'esprit ; ce qu'on nomme les *impressions* et les *idées* (Ibid.)

La stratégie anti-sceptique de Reid consiste dans cet ouvrage à proposer pour chacun des cinq sens une théorie de la perception qui ne souscrive pas à cette thèse idéaliste. C'est pourquoi le premier chapitre, servant d'introduction, plaide pour la nécessité d'une philosophie de l'esprit qui n'entre pas en conflit avec le sens commun et qui ne se laisse pas prendre au système « idéal ». Pour cela, elle doit s'en tenir à l'expérience et la réflexion. Descartes et Locke ont montré la voie mais leur projet était voué à l'échec dès lors qu'ils se sont mis en quête de ce qu'il n'y avait pas de sens à chercher : des preuves de nos croyances.

Descartes (...) résolut de ne pas croire à sa propre existence tant qu'il ne serait pas capable d'avancer une bonne raison de le faire (p. 33).

Dans cette quête, alléguer la véracité de la conscience ne peut pas même suffire car « qui peut prouver que sa conscience ne le trompe pas ? » (*ibid.*). Pour s'être trompé de quête, Berkeley a également conclu, selon Reid, « qu'il n'y a rien dans la nature que les esprits et les idées » – « ce qu'aucun homme de sens ne peut croire » (p. 36). Quant à Hume, menant cette voie sans issue à son comble, et demandant de prouver que nous percevons bel et bien le réel, il « ne laisse rien dans la nature que des idées et des impressions » sans même un esprit qui puisse les recevoir (*ibid.*). Selon Reid qui interprète la notion humienne d'impression comme une sensation, il n'est pas étonnant que Hume en vienne à professer un scepticisme puisque se refusant à présumer une existence au-delà des impressions, il en est réduit à dire que toutes les idées sont des représentations d'impressions. Une impression, c'est-à-dire une sensation pour Reid, est toujours purement et simplement subjective. Or, comme il l'explique dans l'abrégé des *Recherches* qu'il fit parvenir à Hume en 1762, il a découvert un fait décisif en tentant de vérifier en vain si les idées fournies par la perception ne sont que des représentations d'impressions subjectives: quand la sensation n'est ni plaisante ni douloureuse (et contrairement à ce que croit Locke, Reid pense que c'est très souvent le cas), on peut très difficilement en prendre conscience parce qu'on est « instantanément » porté à faire attention à l'objet existant dont elle est une sensation. Résumons : par elle-même et en

elle-même la sensation ne dit rien d'objectif, n'a rien d'objectif, mais avec elle naît immédiatement une objectivation, c'est-à-dire une perception (une croyance en la réalité de l'objet). Voilà. Reid a découvert le processus naturel qu'il nommera « suggestion », d'un terme emprunté à Berkeley mais pour décrire la croyance en un objet non idéal. Si on fait de toute idée la copie de l'impression, alors on ne sortira pas de notre esprit, et on se rendra incapable de rendre compte de notre croyance en des choses réelles.

Reid exerce successivement sa réfutation sur l'odorat, le goût, l'ouïe et le toucher dans les chapitres deux à cinq. Il accuse d'abord la voie idéaliste humienne de réduire la différence entre une perception présente, un souvenir passé et une simple imagination à une différence de degré de vivacité. C'est en réalité une lecture de Hume qui mériterait d'être discutée (notamment parce que l'impression ne se réduit pas à une idée vive chez Hume, mais est une prime apparition dont l'idée n'est que la *représentation*). Mais elle permet à Reid d'entrer dans des considérations fines sur ce qu'est la croyance au réel. Or le réalisme de nos croyances est bel et bien sa préoccupation principale, et ce sous deux aspects : la croyance en la réalité de l'esprit, et la croyance en la réalité de l'objet. Ainsi *il y a un fait de nature* par lequel la sensation suggère un esprit qui sent ; c'est un fait que l'expérience et la réflexion doivent nous faire constater : la sensation suscite la croyance en l'existence d'un esprit sans que nous ne puissions en rendre raison. On peut dire, de la même façon, que c'est un fait que la sensation est toujours accompagnée d'une croyance l'existence réelle d'un objet. Il faut s'en tenir au fait que nous avons de réelles sensations et que nous percevons le réel pour en donner la description la plus juste possible.

Ayant développé l'argument dans le cas de l'odorat, et réfuté toute théorie qui chercherait à *déduire* la réalité de l'objet senti, que ce soit à partir de l'hypothèse des effluves ou de toute autre hypothèse, il l'étend rapidement au goût et à l'ouïe. Le traitement de cette dernière est seulement occasion de présenter une théorie du langage naturel qui confirme la présence de principes en notre nature permettant de comprendre les signes naturels.

Avec le toucher au chapitre cinq et la vue dans le long chapitre six, Reid aborde la question de la distinction entre qualités premières et qualités secondes. Jusqu'ici en effet (c'est-à-dire dans les cas de l'odorat, des saveurs et des sons), les sensations considérées s'accompagnaient d'une croyance à des qualités dans les corps occasionnant en nous ces sensations, quoique sans aucune ressemblance avec elles. En d'autres termes, les sensations d'odeur, de saveur et de son ne nous permettent pas d'avoir une connaissance des qualités réelles auxquelles nous croyons pourtant à cause d'elles. Toutefois, parmi les sensations du toucher, outre le froid et le chaud qui renvoient à des qualités inconnues, il y a des sensations

qui nous permettent de concevoir *distinctement* des qualités réelles de l'objet. (Dans le cinquième chapitre on pourrait croire que c'est à ces sensations que Reid réserve le terme de suggestion au sens le plus strict. Mais ce qui sera dit de la couleur au chapitre six, à laquelle Reid applique aussi le terme de suggestion laisse penser que ce terme s'emploie dès lors que la sensation est un signe de quelque chose d'existant, à quoi elle ne ressemble pas et dont on n'aurait aucune conception sans elle). Par exemple les sensations de dureté suggèrent la cohésion plus ou moins forte des parties du corps, qui est une qualité distinctement connue. La notion qu'on en a n'est pas une « idée de sensation » si on entend par là une idée qui *ressemble* à la sensation. C'est la conception d'une cohésion réelle qui n'a rien de commun avec la sensation de dureté.

L'analyse de la vue est plus compliquée. Il faut distinguer entre l'apparence visible (par exemple une apparence ovale) et ce qui est suggéré par cette apparence (par exemple un cercle, vu de manière oblique). Or « l'apparence visible sert seulement de signe pour présenter à l'esprit quelque chose d'autre, qui peut être distinctement conçu par ceux qui n'ont jamais eu la vue » (p. 107). En effet, comme le célèbre cas de Saunderson en atteste, un aveugle peut avoir une connaissance parfaite des figures, des propriétés géométriques et des lois d'optique. Mais l'apparence visible les fait connaître au voyant par lui-même (au lieu que l'aveugle doit être instruit par autrui des découvertes sur les corps visibles), et cela *immédiatement*, malgré le fait que n'apparaissent jamais à ses yeux que des aspects différents. L'enjeu n'est pas moins anti-sceptique que dans les autres chapitres puisqu'il s'agit de montrer qu'en vertu de notre constitution mentale les apparences visibles nous font connaître le réel. Néanmoins Reid approfondit longuement le traitement des propriétés de l'apparence visible, jusqu'à en proposer une *géométrie* spécifique qui n'est pas une anticipation des géométries non-euclidiennes contrairement à ce qui est parfois rapidement présumé, mais qui fait correspondre à tout objet euclidien sa figure projetée sur une sphère dont le centre est l'œil.

Comment les apparences visibles nous font-elles connaître les qualités des corps ? Pour ce qui est de la couleur, la suggestion est à l'œuvre : la sensation ne ressemble pas à la qualité du corps que nous nommons « écarlate », mais elle en est le signe (p. 117). En revanche les apparences visibles d'après lesquelles nous jugeons de la figure, de la distance et de la position réelles de la chose ne sont pas comme ces sensations qui suggèrent la cohésion ou la couleur d'un corps. D'abord ce sont des *figures* visibles : en d'autres termes, elles sont étendues et ont même des propriétés géométriques que les aveugles peuvent comprendre. En outre nous apprenons à apprécier la distance par le toucher et ainsi à inférer la figure réelle à

partir de cette figure visible qui apparaît à l'œil et de la direction donnée par la suggestion de la couleur.

Reid prend le temps de confirmer ces thèses par des variations expérimentales *a contrario*. Outre les figures fameuses de l'aveugle-né recouvrant la vue (qui à l'époque de Reid, comme déjà chez Diderot, n'est plus seulement une fiction de Molyneux, mais s'autorise du succès de Cheselden) et celle de Saunderson, les Idoméniens (êtres doués seulement de la vue, et ne concevant que deux dimensions) en donne une illustration savoureuse (p. 136-139). La fécondité de ces thèses est prouvée par l'explication de divers phénomènes scientifiques : le mouvement parallèle des yeux, la rectification de l'inversion rétinienne, l'unicité de l'objet vu, la vision animale et le strabisme. Reid en vient, ainsi armé, à discuter les théories scientifiques de son temps (Briggs et Newton).

Ce chapitre sur la vue (qui représente la moitié de l'ouvrage à lui seul) s'achève sur des considérations générales à propos de la perception et des principes naturels qui y sont à l'œuvre. Reid en vient alors à étendre ce qu'il a mis en lumière dans le cas de la perception, à d'autres évidences. La sémiotique naturelle par laquelle nous en venons à concevoir le réel et à croire qu'il existe n'est pas seulement à l'œuvre dans la perception : elle permet également de décrire l'évidence *testimonial*, c'est-à-dire ce qui fait que nous reconnaissons dans le témoignage d'autrui l'évidence de faits réels (p. 224-230). Dans le langage naturel, nous tenons l'expression et le comportement humains pour des signes de pensées et d'affections réelles ; quand le langage artificiel est employé pour communiquer, la signification linguistique se double d'une suggestion qui nous fait croire en l'existence de la chose signifiée.

Dans toute cette étude, Reid aura eu à cœur de dégager les principes ou faits de nature d'après lesquels nous percevons le réel. Mais l'analogie avec le langage qui est développé à la fin du chapitre sur la vue ouvre la perspective de nouvelles études sur les pouvoirs de l'esprit humain. Le programme des recherches ultérieures sur « les pouvoirs de la mémoire, de l'imagination, du goût, du raisonnement, de la perception morale, la volonté, les passions, les affections et tous les pouvoirs actifs de l'âme » est annoncé dans la conclusion. Il sera mené dans les *Essais sur les pouvoirs intellectuels* puis dans les *Essais sur les pouvoirs actifs*.

L'élégante traduction de Michel Malherbe reste fidèle au style clair et simple d'un Reid rompu au prêcher et porte-parole du sens commun. D'un style presque oratoire, les différents essais sont tirés de ou réécrits à partir de discours prononcés devant les sociétés philosophiques de Glasgow ou Aberdeen. À la fin d'une introduction qui éclaire

opportunément le lecteur sur les enjeux et la portée du texte, Michel Malherbe mentionne quelques questions de traduction. Le lecteur appréciera qu'un *index nominum* et un *index rerum*, courts mais utiles, terminent l'ouvrage.

Parmi les problèmes de traduction mentionnés par le traducteur lui-même, le terme de *feeling*, qu'il rend parfois par « impression ». Or, comme on l'a rappelé ci-dessus, le mot anglais « *impression* » est un terme technique chez Hume, en lien avec le *feeling*, tout en étant distinct puisque, dans le cas de la croyance, le *feeling* renvoie à la *manière dont l'esprit conçoit* lorsqu'une impression ou une idée lui apparaît. La traduction de ce *feeling* par le français « impression » se justifie toutefois dans les cas où « sentiment » ne convient pas ou lorsque « impression » est déjà utilisé dans la phrase (p. 58 par exemple).

L'on pourrait mentionner deux autres cas de traduction problématiques. Michel Malherbe traduit *evidence* par le français « évidence », qui, certes, connote davantage la marque ou l'impression de la vérité sur l'esprit (par exemple dans l'expression « cela a peu d'évidence ») ou encore le contenu de l'intuition (depuis Descartes jusqu'à Husserl). L'anglais *evidence* signifie pourtant la garantie ou la preuve. Mais, chez les Lumières britanniques, il ne faut pas confondre *evidence* et *proof*. Locke réserve ce dernier à des idées intermédiaires dans la démonstration, et Hume à une évidence probable parfaite. Chez Reid, le fait même que les propositions *self-evident* soient crues sans que l'on n'ait besoin de *proof* justifie d'éviter la traduction par « preuve ». Une *evidence* est un *ground of belief*, un fondement de croyance : fondement est à entendre en un sens épistémologique fort, bien que ce ne soit pas une vérité première (comme l'habitude du fondationnalisme cartésien nous y a pourtant habitués). Malgré tout, il ne faut pas confondre *evidence* et *reason*. Ainsi qu'on l'a vu, Reid fustige l'erreur des philosophes modernes consistant « n'avoir pour foi que ce qui est fondé sur la raison » (p. 34) et à demander à la philosophie qu'elle fournisse les « raisons de croire (*reasons for the belief*) à toutes ces choses auxquelles le genre humain a cru sans pouvoir en donner de raison (*reason*) » (p. 34). Des croyances dont on peut être en peine de donner une *reason*, mais qui ne sont pas sans *evidence*. En somme la traduction par « évidence » permet d'éviter ces confusions, et ce en s'autorisant de l'usage de l'époque. Le terme *original* offre un autre problème de traduction. Michel Malherbe a choisi deux équivalents : « primitif » (comme dans « les principes primitifs ») et « originel » (comme dans « constitution originelle de l'esprit »), alors qu'ils renvoient à une même idée, celle d'un *fait de nature*. Mais il s'agit là, comme le dit Michel Malherbe, d'intraduisibles.

La présente traduction n'en est pas moins un outil précieux, dont le seul précédent était une traduction quasi-contemporaine de l'ouvrage, en 1768, qui fut republiée avec des

corrections par Théodore Jouffroy en 1828, mais parfois lacunaire et souvent fort éloignée du texte. Ces précédents signalent néanmoins l'intérêt suscité par l'œuvre de Reid en France, dès la parution des *Recherches*, et au XIXe siècle – intérêt certes nuancé par les diverses critiques que Reid et ses disciples purent recevoir, d'Emmanuel Kant à Victor Cousin en passant par John Stuart Mill. La condamnation de Kant, en particulier, à l'encontre des réponses écossaises données à Hume par Reid et ses compatriotes Beattie et Oswald est connue : dans les *Prolégomènes à toute métaphysique future* il leur reproche d'avoir cédé à la facilité en appelant au sens commun, cet « oracle » qu'on allègue quand on a rien de pertinent à dire en matière de justification (AK IV-259, tr. fr. Guillermit, p. 17). L'intérêt des arguments développés par Reid dans les *Recherches* est pourtant renouvelé à l'aune des débats contemporains autour du scepticisme et du réalisme. La controverse entre Moore et Wittgenstein a certainement reconfiguré les arguments en présence. Le pragmatisme a également offert de nouvelles ressources, en lien avec des réflexions sur la méthodologie et la philosophie des sciences. Il reste que la question de savoir si le scepticisme peut être réfuté et s'il faut une alternative au fondationnalisme peut avec profit être éclairée par les analyses reidiennes. Quant à l'objet strict des *Recherches*, les réflexions sur le réalisme perceptif, qu'elles soient post-phénoménologiques ou instruites de neuro-cognitivism, attestent que la question ne cesse d'être vive.

Claire Etchegaray,
Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Paris 10)